

JOSÉE MENSALES
DIANE VEILLETTE

ET

GUILLAUME
CORBEIL

**Six
survivantes
de la
prostitution
se
racontent**

**Pour l'amour
de mon pimp...**



LES ÉDITIONS
PUBLISTAR

De l'auteur Guillaume Corbeil

Tu iras la chercher, Éditions Leméac, 2014.

Nous voir nous, Éditions Leméac, 2014.

Brassard, Éditions Libre Expression, 2010.

Pleurer comme dans les films, Éditions Leméac, 2009.

L'Art de la fugue, Éditions l'Instant même, 2008.

JOSÉE MENSALES
DIANE VEILLETTE

ET

GUILLAUME
CORBEIL

Pour l'amour de mon pimp...

**Six
survivantes
de la
prostitution
se
racontent**



Sommaire

Préface	9
Avant-propos	13
Mégane	19
Maman d'une victime	35
Cindy	39
Cindy, ma fille	55
Cindy et le travail des intervenants du Centre jeunesse de Montréal	59
Marie-Michelle	67
Les événements traumatiques	87
Mia	91
Le cheminement de Mia, raconté par un intervenant	109
L'histoire de Mia est aussi celle de plusieurs jeunes femmes	115
Chantal	119
Valérie	133
Les CAVAC	149
Nous, les policiers	153
La loi et toi	157
Remerciements	165

Préface

Cet ouvrage se présente comme une composition à plusieurs voix : celles de Mégane, Cindy, Marie-Michelle, Mia, Chantal et Valérie – six jeunes femmes survivantes de la prostitution –, de deux mères de victimes, de policiers, d'intervenants, d'avocates et d'une psychologue. Il manque cependant une voix, celle des producteurs de prostitution : les « clients », ces hommes consommateurs de prostitution ; ceux haineux des femmes, violents et criminels ; ceux pédophiles, incestueux, violeurs ; ceux dont on ne parle pas assez ; ceux qui reçoivent des sentences insuffisantes pour la gravité de leurs délits ; ceux qui, trop souvent, sont protégés dans leurs familles par un silence conspirateur. Par le choix délibéré de ne pas diluer ni réduire un tant soit peu leur « précieuse » parole, je ne retiendrai ici que celles des six survivantes.

Cette suite de mots que l'on appelle le récit de vie n'est pas une parole ordinaire. Se raconter fait courir

à la personne qui l'entreprend un certain nombre de dangers obscurs, et met sa vie en jeu en dévoilant le privé et l'intime de sa propre histoire. Il y a aussi dans le fait de se raconter une recherche de lumière pouvant permettre d'en dénouer le fil conducteur. La parole libère lorsqu'elle peut s'exprimer.

La vie des autres est une énigme. La vie des personnes qui en sont venues à se prostituer l'est plus encore, ce qui appelle une réponse agissante, un engagement, car la grande vertu de cette parole est de révéler la vérité. La prostitution est un **SYSTÈME MARCHAND, UN SYSTÈME COMMERCIAL** où le client crée la demande, où le/la proxénète suscite la demande en la stimulant, où la marchandise est un enfant, fillette ou garçon, une adolescente, un jeune homme, une femme, un transgenre, dans une société qui tolère et banalise la prostitution. Mégane, Cindy, Marie-Michelle, Mia, Chantal et Valérie ont été vendues, réduites à de la marchandise sexuelle.

Malgré mes quatorze années de travail quotidien avec des femmes qui en sont venues à se prostituer, des femmes que nous accompagnons à travers les processus de sortie de la prostitution et de réinsertion sociale, j'ai été profondément bouleversée par leurs récits, choquée, révoltée de tant de misère humaine faite à des enfants, des fillettes, des jeunes femmes, ici, chez nous, au Québec. Pas en Inde, ni en Orient, ni en Afrique ou ailleurs, **CHEZ NOUS!** Je ne m'habitue pas à ces récits, on ne peut pas s'y habituer. S'y habituer serait tolérer un comportement pire que celui des animaux, qui ne font jamais ce mal à leurs petits. N'importe qui ne peut pas se prostituer, et on ne se prostitue pas non plus du jour au lendemain. Quelque chose précède le basculement dans la prostitution. Il n'y

a pas d'histoires heureuses qui conduisent à se prostituer.

Lisez de tout votre cœur les récits de ces femmes. Laissez-vous toucher par elles : ce sont nos filles, nos sœurs, nos enfants ! Dans les mêmes conditions, aurions-nous été différentes ? La réponse est non, parce qu'un poids différentiel existe entre les conditions personnelles, familiales et sociales qui poussent vers la prostitution, et ce poids est plus puissant que les forces d'une petite fille, d'une enfant, d'une adolescente non préparées à vivre une vie d'adulte. Toutes ces histoires sont différentes, mais elles ont toutes quelque chose en commun : ces jeunes filles n'ont pas encore eu le temps de faire les apprentissages indispensables à l'autonomie, à l'usage de la liberté ; elles sont carencées à tous les niveaux. Aucune n'est armée pour la vie qu'elle doit affronter ; même un adulte ne pourrait y parvenir. Toutes ont vu leur processus de croissance interrompu par ces événements, toutes ont été assaillies comme des proies, et à répétition, dans leur vie sexuelle, toutes en portent les marques sur leur corps, dans leur esprit, dans leur être profond. Celles-ci ont survécu, mais combien d'autres en sont mortes ? Elles nous montrent que s'il est facile d'entrer dans la prostitution, il est autrement plus difficile d'en sortir, et que s'il est possible de quitter la prostitution, cela ne signifie pas que la personne en soit véritablement sortie, le plus difficile et le plus douloureux restant à faire : sortir la prostitution de soi ! Cette mémoire traumatique appelle à une guérison pour que se poursuive la vie.

Parce que la prostitution existe depuis des siècles, nous croyons la connaître. En vérité, nous en sommes ignorants, pétris de préjugés et de fausses

croyances à son égard. Entre hier et aujourd'hui, la prostitution a évolué. Elle s'est étendue, s'est accrue, est devenue un marché international florissant : L'INDUSTRIE DU SEXE ! Alors qu'hier elle se faisait discrète, elle est aujourd'hui associée à la liberté, au plaisir, proposée par les puissants lobbys de cette industrie comme LE modèle de la libération sexuelle.

Albert Einstein a dit : « Le monde est dangereux à vivre, non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent faire le mal » (sans réagir). Après la lecture de ces récits, vous connaissez la nature tragique et destructrice de la prostitution. Vous ne pouvez plus la regarder et la laisser aller comme si elle était banale ou anodine.

Que soit ici remercié le programme *Les Survivantes*, une innovation sociale majeure du SPVM, et que soient saluées Josée Mensales et Diane Veillette, coauteures de cet ouvrage et maîtres d'œuvre du contenu, qui entraînent la mutation des approches policières en matière de prostitution et qui, plus encore, redonnent vie et espoir aux survivantes de la pire infamie qui soit.

Rose Dufour, anthropologue
Janvier 2015

Avant-propos

Une nouvelle approche...

*L*es *Survivantes* – *SPVM*, ce sont des femmes qui ont eu le courage de se libérer de l'emprise de proxénètes qui abusaient d'elles et qui ont décidé de partager leur expérience avec des policiers, des intervenants du milieu et des victimes potentielles d'exploitation sexuelle.

Les Survivantes – *SPVM*, c'est aussi un programme mis sur pied en 2010 par des agents du Service de police de la Ville de Montréal (*SPVM*) par lequel des milliers de policiers et d'intervenants ont été sensibilisés à la dure réalité du milieu de la prostitution. Les témoignages saisissants de ces survivantes permettent de mieux comprendre le phénomène de l'exploitation sexuelle et de faire tomber les tabous et les préjugés.

En écoutant celles-ci raconter leur histoire, les policiers qui ont été rencontrés comprennent davantage ces femmes qu'ils côtoient au quotidien.

Ils sont ainsi mieux formés et outillés pour intervenir auprès d'elles.

Avec le programme *Les Survivantes – SPVM*, nous avons réorienté nos façons de faire afin de privilégier une nouvelle approche beaucoup plus complète et adaptée : les personnes prostituées ne sont plus perçues comme des criminelles, mais comme des victimes. Notre devoir est de protéger et de soutenir ces femmes vulnérables et leur famille.

Il est aussi nécessaire de savoir que notre objectif n'est pas forcément de les amener à porter plainte contre leur exploiteur, mais plutôt de leur offrir notre soutien et de les épauler dans leurs démarches. Peu importe leurs intentions.

Toutefois, c'est du travail des survivantes auprès de victimes et de femmes vulnérables que nous sommes le plus fiers. En racontant leur histoire, de la même façon qu'elles vous la racontent dans ce livre, les survivantes créent une complicité et un lien de confiance avec leur interlocuteur. Celui-ci devient une personne qui les comprend, qui ne les juge pas et qui représente l'espoir. Ces échanges permettent ainsi de prendre conscience de la situation inacceptable dans laquelle la victime se trouve. Tranquillement, elle réalise qu'en acceptant l'aide du SPVM et celle de partenaires exceptionnels tels que les centres jeunesse, Jeunesse au Soleil ou le Centre d'aide aux victimes d'actes criminels (CAVAC), elle peut se sortir du milieu, se réapproprier sa vie et rebâtir son estime de soi.

Les témoignages de ces femmes sont précieux parce qu'ils bouleversent les clichés voulant que les personnes prostituées choisissent le travail du sexe. Souvent, la prostitution, ce n'est pas un choix, c'est plutôt un manque de choix.

Voici donc l'histoire de six survivantes qui ont eu le courage de se raconter.

Diane Veillette et Josée Mensales, agentes
Coordonnatrices du programme *Les Survivantes*
Service de police de la Ville de Montréal

Avis important

Tu n'es pas seule!

Si tu te sens concernée ou interpellée par l'une de ces histoires, sache qu'il est possible d'obtenir de l'aide. Même lorsque tout semble noir et sans issue, il y a toujours une solution.

Le premier pas est toujours le plus difficile. Après, nous serons là, avec toi, et nous ferons tout en notre pouvoir pour que tu cesses de seulement survivre... pour que tu vives enfin!

Diane Veillette et Josée Mensales, agentes
Coordonnatrices du programme *Les Survivantes*
Service de police de la Ville de Montréal

Mégane

La carrière

L'histoire que je vais raconter, mes parents ne la connaissent pas. Je n'utiliserai pas le prénom qu'ils m'ont donné, mais celui que j'employais avec mes clients. Je suis leur premier enfant, alors je ne veux pas briser l'image qu'ils se sont faite de moi. Ils ne me jugeraient pas : ils sont très ouverts d'esprit, très instruits... Mais ça leur briserait le cœur. Et je les aime trop pour ça.

Je ne suis pas la personne prostituée typique : je ne viens pas d'un milieu pauvre ni d'une famille dysfonctionnelle, je n'ai pas été battue ni violée durant mon enfance, on ne m'a jamais agressée... J'ai été élevée par mes deux parents, j'ai étudié dans un collège privé, j'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires avec des notes qui m'auraient permis de devenir médecin.

Comme plusieurs jeunes, à quatorze ans, je commence à consommer de la drogue dans les ruelles

derrière l'école : du *pot*, du hasch, des buvards, puis le courant m'emporte et je passe près de me noyer. À l'exception de ce qui s'injecte avec une seringue – j'ai une peur bleue des aiguilles –, j'essaye tout. Quand j'y repense aujourd'hui, je me dis que cette peur m'a sans doute sauvé la vie.

Au bout de mes folles nuits de consommation, je me réveille souvent à l'hôpital. En ouvrant les yeux, j'essaie d'assembler le puzzle et de reconstituer la chronologie des événements qui m'ont fait atterrir ici : j'ai pris de la drogue, beaucoup, encore plus, puis... rien. Le noir. J'ai des bleus sur les genoux, sur les coudes, j'ai dû m'évanouir quelque part. Je me traite de conne en souriant. Au fond, ça ne me fait rien pantoute, même que ça me fait plus rire qu'autre chose. Après tout, je suis jeune et on a une seule vie à vivre. Mieux vaut y aller la pédale dans le fond.

Je me dis ça jusqu'au jour où, dans une autre chambre d'hôpital où je me réveille, j'entends des voix. Tout à coup, c'est moins drôle. Je saisis l'infirmière par le poignet.

– Est-ce que la drogue m'a rendue schizo-phrène ?

– On va le savoir demain matin.

J'avale un somnifère, le plus fort possible. Pour la première fois de ma vie, la peur m'envahit. Je veux déjà être demain pour en avoir le cœur net. Dix heures plus tard, quand je rouvre les yeux, les voix se sont tuées et je me promets de ne plus toucher à rien.

Après avoir reçu mon congé de l'hôpital, je me trouve un emploi dans un magasin de vêtements – je voudrais mener quelque chose comme une vie normale. Me ranger.

Le temps passe et l'été arrive. Parce que c'est la haute saison et que le magasin est bondé de clients, mon patron me demande de travailler jusqu'à quatre-vingts heures par semaine, mais il ne m'en paye que quarante – il me remettra ça en temps et lieu, qu'il me dit, et moi, j'acquiesce : je suis une bonne petite fille. Tous les soirs, je rentre fatiguée morte, et un matin, au bout du rouleau, je ne suis pas capable de me lever.

Je passe mes journées couchée sur le dos, les yeux fixés au plafond, et je me laisserais dériver pendant des mois si ce n'était du loyer à payer, de la facture de cellulaire, celle de l'électricité, l'épicerie... J'ai besoin d'argent, et vite. Mais je ne me sens pas en mesure de retourner travailler : j'y laisserais ma peau.

J'ouvre le journal et je lis les petites annonces. Il y a sûrement quelque chose, quelque part, qui serait plus approprié pour moi : une job plus payante et moins fatigante... Évidemment, ça n'existe pas, que je me dis, jusqu'à ce que je tombe sur la section de l'industrie du sexe. Les salaires annoncés sont vraiment alléchants, en travaillant une journée par semaine je pourrais rembourser mes dettes et payer mes factures. Je n'ai jamais travaillé en petite tenue, mais ça ne m'énerve pas plus qu'il le faut. En consommant autant de drogues, j'ai défié les limites de ce qui est socialement acceptable. En plus, je suis à l'aise avec mon corps et j'ai toujours eu confiance en moi. Je vais gagner de l'argent, et beaucoup, c'est tout ce qui compte. Je me fous du regard des autres.

Je téléphone. Au bout du fil, un homme me donne rendez-vous. Dès que je le vois, je sais que je ne veux pas avoir affaire à lui. Quelque chose dans son œil ne m'inspire pas confiance et j'exige qu'il m'envoie

quelqu'un d'autre. Il s'appelle Joe et, des années plus tard, quand Marie-Michelle¹ me racontera son histoire, je me rendrai compte que mon instinct ne m'a pas trompée. Je serais peut-être morte aujourd'hui.

Joe me confie donc à son associé, on va dire qu'il s'appelle Frank, j'ai trop la chienne pour dire son vrai nom. Durant l'entrevue, il m'informe qu'il s'occupe aussi de danseuses. Pour moi, ce n'est pas pire de me trémousser autour d'un poteau que de faire des massages à moitié nue. Et si c'est plus payant, pourquoi pas ?

— Si j'aime pas ça, je peux arrêter, hein ?

— Évidemment.

Frank comprend tout de suite ma motivation : je suis là pour l'argent, et pour l'argent seulement. Il n'aura pas besoin de me traiter comme une princesse pour combler un quelconque manque...

Il me propose de travailler dans les bars à gaffes. Dans un bar de danseuses normal, le client paye un certain montant par chanson et c'est tout ce que tu gagnes. Là, s'il veut une pipe, un complet ou n'importe quel autre service sexuel, il faudrait qu'il m'en donne beaucoup plus. Le calcul est simple : en trois chansons dans un bar à gaffes, je gagnerais plus d'argent que dans une journée de travail complète dans un bar *straight*.

Frank me donne des vêtements, des petites culottes et des souliers à plate-forme et, le lendemain, il m'emmène dans un bar de L'Île-Perrot. Je mesure cinq pieds et pèse à peine cent livres, j'ai de petites mains et les cheveux blonds. Le portier me dévisage.

— C'est-tu tes vraies cartes, ça ?

1. Voir l'histoire de Marie-Michelle, p. 67.

— J'ai-tu l'air d'une petite fille à sa maman qui ferait une fugue ?

Il me sourit et me laisse entrer. J'ai toujours eu du chien.

Dans le vestiaire, les autres filles me regardent de travers du haut de leurs immenses seins. Plusieurs me narguent en me disant que je ramasserai les pédophiles. C'est une idée qui me hantera pendant longtemps.

Je vais me changer dans les toilettes : je ne veux pas que les autres danseuses me voient en petite culotte blanche de femme normale, c'est une image qui m'appartient. J'inspire profondément, je traverse les rideaux et m'enfonce dans le *club*. Je ne me sens pas à ma place : je veux disparaître, mais j'ai trop besoin d'argent pour partir en courant. Et je sens que je dois quelque chose à Frank. Il faut que je souris, que je lance des regards doux, que je montre que je suis bien dans ma peau : il ne faudrait surtout pas que les clients pensent que je n'aime pas mon métier.

Sur le plancher, je ne dois pas être belle à voir : je suis incapable de marcher avec les souliers à plateforme. Quand vient le temps de danser, je m'accroche au poteau et me démène comme je le peux, les deux pieds coulés dans le béton. Ma maladresse doit avoir un certain charme parce que je sors de là avec une liasse de billets de banque épaisse comme ça.

On ne fait pas ce métier-là pour se faire des amies : toutes les filles vendent le même produit, elles se battent pour les mêmes clients. C'est une guerre de territoire. Il faut que je m'impose. Heureusement, je n'ai jamais eu la langue dans ma poche. Avec l'argent que je gagne, je peux payer mes deux mois de loyer en retard, mes dettes et je refais ma

garde-robe. L'argent n'est plus un problème. C'est tellement payant que je continue quelques semaines, quelques mois... Quand les clients se font moins nombreux, Frank m'emmène dans un autre bar, où nous restons tant et aussi longtemps que les affaires vont bien. À la blague, Frank qualifie mon travail de service à la clientèle et, plus je satisfais de clients, plus je devrais être fière de moi, qu'il me dit. Ce qui est terrible, c'est que je finis par y croire – je ne travaille plus pour l'argent, je travaille pour la satisfaction d'avoir été « performante ». Un soir, je pisse dans le sac à main d'une nouvelle pour lui signifier qu'elle n'est pas la bienvenue, que les clients sont à moi.

Frank me traite relativement bien. Si je suis malade, je l'appelle et il s'occupe de moi. Rien à voir avec ce que je vois et entends des autres *pimps*. S'il fallait qu'il lève la main sur moi, je ne sais pas ce que je lui ferais. Oui, il m'intimide, mais je suis trop fière : je ne me laisserais pas faire. Un soir, il me crie après et je lui rappelle que l'argent qu'il a dans les poches vient du fait que *je suce des graines*, ça fait qu'il est mieux de me parler comme du monde. Il baisse les yeux et, le lendemain, il s'excuse.

Lui et moi sommes des partenaires d'affaires. Chaque soir, je dois lui remettre la moitié de l'argent que j'ai gagné. Lui, il s'occupe de la gestion. Mes amis me conseillent de mettre des sous de côté : avec mes économies, je pourrais voyager ou m'acheter une maison. Après tout, je n'envisage sûrement pas de faire de la prostitution toute ma vie. La vérité, c'est que les billets de banque me brûlent les doigts : je les ai à peine gagnés qu'il faut que je les dépense, et vite. Comme si je voulais m'en débarrasser. Je paye des tournées dans les bars, je gâte mes amies en les invitant au restaurant, je leur fais des petits

cadeaux... Aussi, il faut que je paye la coiffeuse, l'esthéticienne, que je m'achète des vêtements, du maquillage, des condoms, des lingettes pour me nettoyer, des douches vaginales pour prévenir les infections, du Canesten quand je n'y arrive pas... Sans compter le chauffeur qui m'emmène au *club* tous les soirs, le service au bar... Je me retrouve avec 100 % des dépenses, mais 50 % des revenus... En y repensant, je ne suis pas certaine que ce soit une si bonne affaire que ça...

Un soir, dans un *club*, j'essaye de me faufiler jusqu'au bar quand la foule se referme sur moi. Tous ces corps qui suent et s'agitent, la musique, les voix... je ne m'entends plus respirer. Je voudrais crier, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je me traîne jusqu'à la porte et, arrivée dehors, je monte dans un taxi et demande qu'on me conduise à l'hôpital. J'ai des sueurs froides, je peine à respirer et je ne comprends pas ce qui se passe ni comment faire pour que ça s'arrête.

Les médecins m'informent que j'ai souffert d'un épisode d'agoraphobie et d'une crise de panique. Je reste à l'hôpital pendant deux jours, blanche comme un drap, les mains qui tremblent.

Il est hors de question que je retourne travailler dans les *clubs* – je ne suis même plus capable de faire mon épicerie toute seule. Frank me propose de devenir escorte : je verrai un homme à la fois et j'aurai le droit de refuser ceux qui ne m'inspirent pas.

Dans ce type de travail, il y a trois forfaits qui sont offerts au client. Le *basic*, c'est pratiquement hygiénique : il te baise, éjacule et c'est tout. Le *girlfriend experience* : tu le traites comme si lui et toi formiez un couple, tu l'appelles « mon amour », tu manges avec lui, tu lui fais couler un bain... Et le *pornstar* :

eh bien, il fait ce qu'il veut de toi. Et comme tu es la fille la plus cochonne de la terre, ou en tout cas parce qu'il te paye pour l'être, tu *adores* ça.

Certains clients font appel à tes services parce qu'ils manquent d'affection, par exemple des hommes dont la femme est décédée et qui ont besoin de compagnie. Il y a aussi des femmes qui veulent essayer une expérience lesbienne avant de faire un *trip* à trois avec leur chum. Quand elles t'ouvrent la porte, tu le vois tout de suite : elles sont nerveuses, rient, se jugent... Souvent, tu finis par passer l'heure à jaser avec elles et ça ne te dérange pas : elles t'ont déjà payée et c'est toujours agréable. Parce que, en réalité, dans ta journée, la majorité des hommes avec qui tu couches puent et ne sont pas beaux. Parfois, il faut même que tu soulèves leur bedaine pour trouver leur pénis. Ils suent, gémissent au-dessus de toi et sont convaincus que tu adores ce qu'ils te font, que tu jouis vraiment. Tu finis par avoir une cassette : tu ouvres la bouche et en sortent des cris comme on entend dans les films de cul. À la longue, tu ne sens plus rien. Tu dresses ta liste d'épicerie et tu penses à la paire de chaussures que tu veux t'acheter avec l'argent que tu es en train de gagner, là, pendant que tu te fais sauter. Tu te déconnectes de ton corps : tu le laisses là, entre les mains d'un autre pendant une heure, puis tu le retrouves. Le problème, c'est que, à la longue, il te devient de plus en plus étranger et tu n'arrives plus à te reconnecter avec lui. Quand tu te regardes dans le miroir, tu ne te reconnais pas. Tu dis : « Est-ce que c'est moi, elle ? »

Le soir, après mes journées de travail, je perds mon temps sur Internet. Je bois une bière tranquillement et je discute avec plein de gens sur les sites de rencontre. Avec tout ce que je vis, je cherche surtout

des amis, pas un chum. Mais un jour, je m'attache à un gars. Nous nous parlons régulièrement et je finis par l'inviter à boire un verre chez moi. Les mois qui suivent, nous passons pratiquement toutes nos nuits ensemble. Je fais du neuf à cinq et, en me moquant de moi-même, je lui raconte que je travaille dans le service à la clientèle. Quand il me pose des questions sur le type de service que je donne et sur la sorte de clientèle à laquelle je l'offre, je m'empresse de changer de sujet.

Plus ça devient sérieux entre lui et moi, plus je m'en veux de lui mentir. Je mène une double vie, ce qui nous prive de toute intimité. Il m'appelle par mon vrai prénom, mais ce n'est pas vraiment à moi qu'il s'adresse. Je suis devenue aussi étrangère à la maison que dans la prostitution. Aussi étrangère pour les autres que pour moi. Je ne suis plus personne.

Un jour, parce qu'il se doute de quelque chose, il me dit que ça ne le dérangerait pas de sortir avec une danseuse.

— Pis avec une escorte ?

— Pourquoi tu me dis ça ?

— ...

— Es-tu en train de me dire que c'est ça que tu fais ?

— ...

Il part en claquant la porte.

Je braille ma vie. Il faut que je sorte de ce milieu-là, et au plus vite : il est la seule personne qui compte vraiment pour moi, la bouée qui me sauve de la noyade, je ne veux pas le perdre. Le jour même, je donne rendez-vous à Frank et lui annonce que j'arrête tout. Il a toujours été gentil avec moi, je suis convaincue qu'il me prendra dans ses bras et me

souhaitera la meilleure des chances dans mes nouveaux projets. Il m'apprend plutôt que ça lui a coûté 2 000 dollars pour m'acheter à Joe, le *pimp* pour lequel j'ai refusé de travailler au début ; il faut aussi que je lui rembourse les vêtements et les chambres d'hôtel qu'il a payés – 5 000 dollars, et le compte est bon.

Je mets les bouchées doubles pour arriver à mon objectif le plus vite possible. Mais quand j'ai amassé la somme nécessaire, d'autres montants se sont ajoutés. Je fais des demandes pour obtenir toutes les cartes de crédit possibles et je m'endette considérablement : je lui achète tout ce qu'il veut, ce n'est toujours pas suffisant. Normal qu'il ne veuille pas me perdre : en voulant en sortir, je suis devenue la fille la plus productive de l'industrie du sexe !

J'accumule les dettes et, quand je lui dis que je lui ai donné suffisamment d'argent, il me parle de mes sœurs ; il me demande tout bonnement de leurs nouvelles, et si tout se passe bien pour elles dans leur maison, et il décline leurs adresses. J'ai tout à coup très peur. Je peux vivre avec l'idée qu'il me fasse du mal, mais s'il fallait qu'il touche à mes petites sœurs à cause de mes choix, je ne me le pardonnerais jamais...

Pour entrer dans la prostitution, je n'ai eu qu'à répondre à une petite annonce dans le journal. Pour en sortir, il faudra peut-être que ma photo finisse sur la page d'à côté, dans la chronique nécrologique.

De retour chez moi, je verrouille la porte et j'appelle la police. J'ai le cœur qui bat à tout rompre, je ne sais pas ce que je suis en train de faire.

Deux agentes se présentent chez moi. Je leur raconte tout : que je suis une personne prostituée, que j'ai un *pimp*, que je veux m'en sortir... Elles me demandent des preuves, mais je n'en ai pas : pas

de contrat, pas de caméra cachée, rien. Elles me regardent de haut, et leurs gestes trahissent leur mépris envers moi. Déjà que je me sens dégueulasse : mon chum m'a quittée parce que je suis une pute, elles m'enfoncent encore plus creux. Elles partent et je me retrouve seule.

Le pire, c'est que c'étaient des femmes ! Elles auraient dû être les premières à comprendre mon enfer. Si des gars m'avaient traitée de cette façon-là, j'aurais serré les dents et appelé le 911. Mais si des femmes ne me comprenaient pas, qui le ferait ? Je me souviens encore de leurs visages. Si un jour je les croise dans la rue, je leur cracherai dessus. Combien de filles sont mortes après ne pas avoir été prises au sérieux ?

Quelques jours plus tard, on cogne à ma porte : c'est mon chum, blanc comme un drap. Il est parti sur une dérape depuis que je lui ai annoncé que je travaille comme escorte. Je ne sais pas trop quelle drogue il a prise, mais il me regarde étrangement. Je l'invite à venir s'asseoir dans le salon, je lui sers un verre d'eau.

Nous discutons pendant plusieurs heures et il finit par rester avec moi toute la nuit. Le lendemain matin, il me serre dans ses bras. Dans son moment de panique, c'est vers moi qu'il est venu. Ça veut dire quelque chose, non ?

- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Que je t'aime.

Désormais, quand je rentre le soir, je saute dans la douche pour qu'il ne sente pas sur moi l'odeur des autres hommes. Il ne veut pas entendre parler de ma journée : qui voudrait savoir avec combien d'hommes sa blonde a couché ?

Avant, je me moquais de ce qui aurait pu m'arriver. Tous les matins, je partais travailler avec l'impression d'aller me tuer un peu plus. D'une certaine façon, j'avais accepté la mort; je savais que ça ne pourrait pas durer éternellement, si bien que plus rien n'avait d'importance. Il y a maintenant quelqu'un d'autre dans l'équation. Quelqu'un que j'aime. La vie retrouve un sens, j'en ai assez de creuser ma tombe.

Un matin, il me prépare le petit-déjeuner, puis il m'invite à faire une promenade: aujourd'hui, je ne vais pas travailler, qu'il me dit. L'idée me séduit. Nous passons par les petites rues, nous parlons, nous rions... Je lève la tête et ferme les yeux, le soleil réchauffe mon visage. Quand je les rouvre, nous nous trouvons devant un poste de police.

— Tu sors pas de là tant et aussi longtemps que quelqu'un t'aura pas prise au sérieux.

Je reste figée un instant avant de me mettre en marche vers l'entrée. J'espère presque pouvoir me sauver par la porte d'en arrière.

À la policière au comptoir, je répète mon histoire sans trop y croire: je me prostitue et mon *pimp* refuse de me laisser partir, bla, bla, bla... J'ai à peine terminé ma phrase qu'elle m'indique que je serai prise en charge par l'équipe du centre d'enquête, où je continuerai ma déclaration sur vidéo. Je n'en reviens pas, quelqu'un s'occupe de moi! Personne ne me fait sentir comme une prostituée. Grâce à la façon dont on me regarde, je sais que je suis une personne. Je dis «je sais», mais je crois qu'il serait plus juste de dire qu'on me le rappelle.

En me voyant sortir du poste quelques minutes plus tard, mon chum croit sans doute que je me suis contentée du strict minimum et que, encore une fois,

rien ne changera. Il se précipite vers moi d'un pas décidé.

— Tu retournes en dedans, pis tout de suite ! Tu vas parler à tous les policiers du poste s'il le faut !

Quand il remarque que je suis accompagnée par deux policières, il comprend que je ne me sauve pas. Je lui fais signe de la main, le sourire aux lèvres.

— On se revoit ce soir, mon amour !

L'enregistrement de mon témoignage constitue une première preuve, mais pour étoffer le dossier, le détective me demande d'appeler mon proxénète et de le faire parler. Quand je l'ai au bout du fil, peut-être parce que Frank se doute de quelque chose, il me demande si j'ai parlé à la police. Trois policiers me regardent droit dans les yeux et je dois avoir l'air naturelle.

— Voyons, pourquoi j'aurais fait ça ? Tu sais bien que je les *haïs*, les *osties* de cochons !

Il me donne rendez-vous pour que je lui remette la moitié de l'argent que j'ai gagné la veille. Et, comme si ce n'était pas assez comme preuve, il me rappelle tout ce qu'il m'a imposé et ce qui pourrait m'arriver si je ne respecte pas ma part du marché.

Il est arrêté le soir même.

**

Alors que la date du procès approche, j'ai peur que son avocat s'attaque à ma crédibilité. Après tout, c'est moi qui suis allée vers Frank, moi qui ai choisi la prostitution... Qu'on le veuille ou non, le préjugé selon lequel les filles aiment exercer ce métier-là existe ; on commence à peine à nous considérer non pas comme des criminelles, mais comme des victimes. Je suis entrée dans la prostitution de mon

plein gré, c'est vrai, mais on ne m'a pas laissée en sortir.

Au tribunal, Frank plaide coupable à tous les chefs d'accusation, dont ceux de proxénétisme, de menaces, d'extorsion et d'intimidation.

Maintenant que tout ça est derrière moi, j'y repense et je me rends compte que j'ai été chanceuse : je n'ai pas contracté de maladies, je ne suis pas tombée enceinte d'un client, je n'ai jamais été agressée... je suis vivante ! C'est plus entre les deux oreilles que je garde des séquelles. Mon nom ne se trouve toujours pas dans l'annuaire téléphonique ; il n'y a aucune information personnelle à propos de moi sur Internet. Au restaurant, je veux toujours faire face à la salle, pour être certaine que personne ne puisse me surprendre par-derrière. J'ai l'impression que Frank pourrait surgir de nulle part, essayer de revenir dans ma vie ou simplement se venger en me poignardant dans le dos. Il m'arrive de croiser quelqu'un qui lui ressemble et j'en ai pour une journée ou deux avant de m'en remettre. Pendant des années, j'ai regardé derrière moi en marchant dans la rue.

À cause de tout ce que mon proxénète m'a obligée à lui acheter, je devais beaucoup d'argent aux compagnies de crédit. J'aurais pu aller en cour, après tout, j'ai été reconnue comme étant victime d'extorsion, mais la procédure judiciaire m'aurait coûté plus d'argent que les sommes en jeu. Je n'arrivais pas à rembourser mes dettes et j'ai dû déclarer faillite. Au moment de raconter mon histoire, je suis enceinte et, même si je travaille quarante heures par semaine comme gérante dans un commerce, un emploi dont je suis très fière, je ne peux pas

m'acheter de maison. J'aurais beau vouloir retrouver une vie de bonne petite fille, je n'en aurai jamais les moyens. C'est un club dont il est facile de sortir et dans lequel il est difficile d'être réadmis...

Ma relation avec mon conjoint a gagné en solidité. J'ai encore beaucoup de difficultés à profiter de nos relations sexuelles. J'ai beau me répéter : je ne suis pas forcée de coucher avec lui, c'est moi qui le veux, c'est par amour... il reste un blocage. Ça fait six ans que nous sommes ensemble et il y a encore des choses qu'il ne peut pas me faire. Et il ne le pourra sans doute jamais. Mon corps se souvient. Et il a une bonne mémoire, le *crisse* !

Mon amoureux m'a dit un jour que j'étais la meilleure chose qui lui était arrivée. C'est pareil pour moi. Je suis entrée dans la prostitution à cause de l'argent, j'en suis sortie grâce à l'amour. Il m'a sauvé la vie.

Depuis que je suis sortie du milieu, avec le programme des *Survivantes* – *SPVM*, les policiers me font quelquefois rencontrer des jeunes filles qui se dirigent vers la prostitution. Si je peux en aider une, j'ai le sentiment du devoir accompli. Quand ils m'informent qu'une autre est retournée vers son proxénète, ça m'attriste. Non, ça m'enrage ! Dans la vie, la seule chose qui t'appartient, c'est ton corps. Ne le vends pas. Tu n'es pas un produit de consommation. Si mes cicatrices peuvent servir à le faire comprendre à ces jeunes femmes, mes blessures n'auront pas été vaines. J'essaie de veiller sur elles. Comme un phare, pour empêcher d'autres naufrages.

Une échographie m'a récemment révélé que j'attendais une petite fille. Si un jour elle se dirige

vers le milieu de la prostitution, est-ce que je saurai le reconnaître ? Ce qui est sûr, c'est que je vais lui apprendre à se respecter et, s'il le faut, je vais m'asseoir avec elle et lui raconter l'histoire que vous venez de lire. Et cette fois-ci, je ne me cacherai pas derrière un pseudonyme. Ce sera l'histoire de sa maman.

« J'ai été une victime, mais je suis une survivante. »

Six femmes, parfois fragiles, parfois trop naïves, sont tombées sous l'emprise d'hommes qui leur ont promis une vie de rêve : voiture, vêtements de luxe, appartement somptueux, voyages, etc. Elles les ont aimés passionnément, ces personnages au charme assez convaincant dont le travail se résumait à un seul mot : *pimp*.

Un jour, leurs vies ont basculé : l'argent a manqué, la consommation de drogues et d'alcool a augmenté, et elles ont dû se prostituer, faire des danses à 10\$. Quotidiennement, elles ont subi la brutalité, la violence et les coups des hommes qui les avaient séduites.

Mais elles s'en sont sorties. En tant que victimes, elles se sont enfin senties écoutées et encadrées. Elles sont devenues des survivantes. Elles ont été soutenues et accompagnées par les bonnes personnes. Depuis, de nouvelles vies s'offrent à elles.

Ce livre raconte leurs histoires.

Le programme Les Survivantes – SPVM, créé en 2010 par Diane Veillette et Josée Mensales, deux policières du SPVM, contribue à faire changer les mentalités des policiers, des élus et des intervenants concernés. Écrit en collaboration avec l'auteur Guillaume Corbeil, Pour l'amour de mon pimp... relate les parcours de six victimes et reprend les témoignages de ceux qui les ont aidées.

www.spvm.qc.ca/survivantes


Groupe
Livre
Québec Média

ISBN 978-2-89562-515-5



9 782895 625155